

CONFERENCE SUR MAURICE ROLLINAT A FRESSELINES PAR MARIE-LINE PERILLAUD - JUILLET 2024

Bref rappel de sa vie entre 1846 et 1883 :

Maurice Rollinat est né le 29 décembre 1846 à Châteauroux (Indre)

Dès ses plus jeunes années, MR se met au piano et écrit ses premiers poèmes, pour lesquels il semble avoir de grandes facilités.

Dès 1867, il monte à Paris et fréquente les milieux bohêmes et est séduit par les œuvres d'Edgar Poe et de Baudelaire qu'il met en musique.

Encouragé par George Sand, grande amie de son père, François Rollinat, avocat, et qualifiée de marraine littéraire, il publie son premier recueil de poésies *Dans les brandes* (1877), qu'il lui dédie mais qui ne connaît aucun succès.

Rollinat commence à se tailler un extraordinaire succès dans différents cabarets. Cette popularité se concrétisera par une soirée chez Sarah Bernhardt relayée par des articles de journaux.

Son deuxième recueil « Les Névroses » paraît enfin en février 1883. Ce recueil va du pastoral au macabre en passant par le fantastique : c'est la gloire.

Mais cette publication laisse les avis partagés. Certains voient en lui un génie ; d'autres, comme Verlaine un « sous-Baudelaire », doutant ainsi de sa sincérité poétique, l'accusant de plagiat. Son ami écrivain Jules Barbey d'Aurevilly écrira que « *Rollinat pourrait être supérieur à Baudelaire par la sincérité et la profondeur de son diabolisme* ». Il qualifie Baudelaire de « *diable en velours* » et Rollinat de « *diable en acier* ».

En 1883, MR décide de quitter Paris, accablé par tout ce tapage, par cette vie trop tumultueuse, déçu par les remises en cause de son talent. Il partira en compagnie de Cécile Pouette, jeune femme rencontrée quelques mois avant au cabaret du Chat Noir.

C'est Alphonse Ponroy, instituteur et poète à ses heures de Chantôme, à côté d'Eguzon, qui lui cherchera une maison non loin de la rivière.

En septembre 1883, arrivés dans le village de Puy-Guillon, au bord de la Creuse, le site enchante Maurice. Il décide de s'installer avec Cécile Pouette dans une petite maison louée par le Père Auxiette, meunier. Retraite et paysage, c'est l'idéal pour un artiste.

Maurice a son cabinet de travail en plein-air : tout en se promenant jusqu'au confluent des Deux Creuse, il passe son temps en « flânocherie artistiques » : MR emploiera beaucoup de néologismes, même dans ses poèmes. il prépare son nouveau recueil « L'Abime ».

Dans le bourg, on s'interroge sur ce monsieur parcourant la campagne, en récitant les vers qu'il compose en gesticulant. « Il plaide » comme disent les habitants.

Extrait d'une lettre de Maurice Rollinat à Jules Barbey d'Aurevilly, datée du 9 décembre 1883 :

Je m'y plais en vérité dans cette solitude rocheuse et ce n'est certes pas le dégoût qui m'y a cloîtré. Je suis bien trop le maniaque de mon art pour souffrir de la bêtise ou de la rage humaine. Je n'ai ni mépris ni amertume, et je vis quant à la plupart de mes semblables dans une sorte de neutralité somnambulique.

(...) Je connais deux ou trois braconniers, espèces de songeurs en blouse, qui ont un langage grogné, mimé, très furtif et coupé de longs silences. Leur gesticulation ressemble à des mouvements d'arbre, leurs yeux luisent comme ceux des loups, et leur son de voix tient assez de ce vague murmure qui sort des objets inanimés. Avec eux, j'excursionne, je chasse, je pêche au filet, et la nuit, qui vient sitôt maintenant, nous a surpris plus d'une fois sur des berges scabreuses ou dans des vallées inquiétantes. Chemin faisant, ils m'instruisent de leurs observations vulpesques et satanisent le paysage par les diableries qu'ils me content au bruit claquant, lourd et régulier de leurs grands pas saboteux.

Extrait d'une lettre de Maurice Rollinat à Léon Cladel, datée du 17 décembre 1883 :

*Ici, je rêve en travaillant ou je travaille dans le rêve selon l'influence de l'heure et le caprice de ma disposition. Le fait est que mon nouveau livre **L'Abîme** avance peu à peu, péniblement mais sûrement et que les cruelles idées que j'aborde ne déconcertent pas ma patience.*

Je cuisine, je bêche, je me véhicule, j'excursionne et une fois sorti de mon gîte, on ne me rencontre guère que dans les coins et recoins sauvages d'un abandon. (...) En somme, je vais déjà mieux : l'action me reconforte, le Paysan m'instruit, j'ai mon chien pour comique, mon chat pour sorcier et le temps passe quand même en dépit de la saison rude.

A la fin de l'hiver, Maurice reprend enfin goût à la vie, sa santé s'améliore ainsi que son moral. Il retrouve la tranquillité du corps et de l'esprit.

En mars 1884, le couple déménage à l'écart du bourg de Fresselines, à La Pougé. Pour le poète c'est la maison rêvée, en retrait de la route, cachée sous les glycines et les rosiers avec des volets d'un vert éteint.

« Ma maison qui est plutôt une chaumière, regarde une jolie petite route et un marais verdâtre animé par le foisonnement des grenouilles, » disait-il.

Tout proche, un sentier raviné dévale, noir d'ombre, jusqu'à la rivière, La Petite Creuse, un de ses coins de pêche favori.

Le maire, comte de La Celle, et l'abbé Daure viennent à La Pougé pour se présenter et faire connaissance.

Maurice, causeur et conteur merveilleux les accueillera souvent et ils passeront des soirées à jouer au 31, un jeu de cartes.

– Extrait d'une lettre de Maurice Rollinat à Frantz Jourdain, architecte, datée de septembre 1885 :

Mon ermitage est situé dans un paysage de rêve : par devant, serpente une petite

route rocailleuse et blafarde enfouie dans de buissonneuses pénombres, à la façon des chemins creux. Ses bords étroits en fouillis d'herbes folles sont le pâturage des moutons pauvres, et c'est peu souvent que les branlantes carrioles y viennent profiler leur silhouette. Mais derrière la maison s'étend la grande campagne verte et rocheuse avec tout le fantastique du mystère et de la solitude. Je suis à deux pas du ravin de la Creuse et l'âme de la rivière emplit toute ma chambre. (...) Quant aux bruits qui m'arrivent, ils sont si plats à fleur de terre, ou si furtifs dans les feuillages, que je n'entends guère en vérité que le murmure du silence. Ah ! sans l'horrible souffrance physique, comme je serais satisfait dans mon désert ! Quelle vie calme j'y mènerais au milieu même de mes labeurs, puisque, pour qui sait la comprendre, la nature l'inspire en le tranquillisant (...)

Courant février 1886, paraît son nouveau livre l'Abîme. Dans ce recueil, à travers ses poèmes, il analyse l'homme avec ses faiblesses, l'hypocrisie, l'intérêt, la colère, la luxure. Ce recueil reste également un témoin de la dureté de son vécu à Paris, visible dès le premier poème, « Le faciès humain » :

*« Notre âme, ce cloaque ignoré de la sonde,
Transparaît louchement dans le visage humain ;
Tel un étang sinistre au long d'un vieux chemin
Dissimule sa boue au miroir. »*

Le bourg tout entier apprécie la gentillesse de Monsieur Maurice et Madame Cécile comme ils les appellent.

L'abbé Daure, devenu ami intime du poète, est content. Rollinat tient de temps en temps l'harmonium et donne aux cantiques une spiritualité nouvelle. L'église est remplie tous les dimanches.

Malgré ses parties de pêche et ses discussions avec les paysans, ses maux de tête, dont il souffre depuis l'enfance, ne feront que croître ; constamment, il se frotte le front avec un crayon « antimigraine » ou respire des sels anglais.

« J'ai dans le crâne une tenaille atroce qu'une invisible main s'acharne à enfoncer, à ouvrir et refermer sans cesse, » écrira-t'il.

Fresselines devient le cœur de tout une vie artistique et intellectuelle qui s'organise autour de Rollinat. Dans la maison de La Pougé se succèdent les Fresselinois bien-sûr, des artistes, des journalistes, critiques, écrivains et poètes.

C'est un hôte incomparable, d'une gaité juvénile, passant du macabre le plus sombre aux plus désopilantes fantaisies.

Maurice cuisine, occupation qui l'intéresse beaucoup. « C'est un cuisinier excellent et plus d'un gourmet savourerait ce qu'il apprête » raconte Alphonse Ponroy.

Été comme hiver, il va taquiner la truite ou le barbeau. C'est ce qu'il appelle « mener une existence légumière et léporesque ». Mais son esprit est constamment alerté par un besoin forcené d'observation de la nature. Tout en se dirigeant vers la rivière ou en attendant une prise, il rumine une formule, saisit une rime au vol et la note sur son calepin.

Quelques collectionneurs ont retrouvé ces carnets de pêche dont la couverture était marron foncé, muni d'un lien qui le tenait fermé. Rollinat écrivait avec un crayon noir et gras qui avec le temps a encrassé les pages et a rendu parfois difficile la lecture. Voici quelques passages :

« *J'étais allé pêcher la truite au bord d'une petite rivière, tour à tour morte et vive, pleine de mystère et de mélancolie... »*

La truite, sa queue qui fait gouvernail, tremplin et levier... C'est une panthère pour la voracité...

La pluie est la lessiveuse des rivières. Et c'est le vent qui les repasse et leur fait tous ces petits plis tuyautés. »

Le soir, il compose d'admirables mélodies au piano, des préludes, des valse que lui transcrit Frédéric Lapuchin. Maurice ne sait pas écrire ses partitions : il confie à sa mémoire le soin d'emmagasiner ses mélodies et l'écrivain doit retranscrire ces airs sur papier.

A Fresselines, Maurice Rollinat sera toujours entouré d'animaux.

En témoigne cet extrait de lettre en 1887, suite au séjour de ses amis parisiens, Louis Mullem journaliste et pianiste et Gustave Geffroy, journaliste et critique d'art.

– Extraits d'une lettre de Maurice Rollinat à Louis Mullem et Gustave Geffroy, datée du 17 août 1887 :

(...) Griselle, la jument, semble regretter son bienfaiteur Mullem qui lui portait chaque matin de si bonnes rations de pommes crues. (...) Margot est en train de faire ses petits. Cerbère court la charogne et Turc, la femelle. Ses chiens puis ses chats : Satan est toujours le quémandeur miaulichottant, Tigreteau, le taciturne engouffreur, et Blanc, le cendrillon de la cuisine. Chacune de ses bêtes vous envoient à leur manière une très affectueuse caresse. D'autres animaux viendront par la suite comme l'ami fidèle Pistolet auquel il dédiera un poème.

Dès 1887, Maurice se liera d'amitié avec de nombreux peintres dont les plus connus sont : Léon Detroy, rencontré au confluent et qui présentera une année plus tard, Allan Osterlind puis en 1890 Eugène Alluaud. En 1894, il sympathisera avec Fernand Maillaud. Beaucoup d'anecdotes en témoignent.

Maurice Rollinat est sensible au monde pictural. Voici un extrait dans « Les feuilles mortes » du recueil « la Nature » :

*Lorsque la brume se déchire,
On voit luire au soleil peureux
Des jaunes d'un vert douloureux, D'immortelle,
d'ocre et de cire,*

*Des rouges-vin, des rouges-sang,
De mauvais roses de phtisie,
Tendre et funèbre poésie
Des pauvres feuilles trépassant !*

Mais le plus célèbre de ses amis artistes est Claude Monet !

Mi-février 1889, après plusieurs invitations de la part de Maurice, Gustave Geffroy vient avec le peintre Claude Monet. Il va les chercher en carriole à la gare de Dun Le Palleteau. L'ouverture de cette nouvelle ligne de chemin de fer Guéret St Sébastien a eu lieu en 1886.

Maurice leur fait visiter les alentours de Fresselines. Séduit par le paysage, Monet décide de retourner à Giverny, fin février, afin d'y prendre tout son matériel de peintre. Il reviendra à Fresselines le 7 mars 1889. Il loge chez la Mère Baronnet dans le bourg mais mange tous les soirs chez Rollinat. Maurice est un hôte incomparable.

Claude Monet connaît quelques difficultés pour peindre en plein air à cause du mauvais temps. Si le temps s'assagit un peu, Monet en profite pour avancer plusieurs toiles en même temps. Durant ce séjour de trois mois, Monet écrira 69 lettres principalement à sa compagne Alice Hoschédé :

« Rollinat a le respect de mon travail et nous ne nous voyons qu'aux repas. Hier soir, dimanche, il y a eu le trente-et-un avec le curé, le notaire et un châtelain voisin et j'ai dû me coucher après minuit, ce qui ne m'a pas empêché de me lever à six heures. Les autres soirs, nous causons art au coin du feu, et chaque soir, Rollinat me chante ou me récite quelque chose. »

« Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat ; quel véritable artiste, il est bien par moments le plus décourageant qui soit, plein d'amertume et de tristesse, justement parce qu'il est artiste et partant jamais content et toujours malheureux. Je continue à ne le voir qu'aux heures de repas. Les seuls êtres qui font ma société tout le jour sont, outre mon jeune porteur, un superbe chien de Rollinat ; il m'a pris en amitié. Le matin, il arrive à l'auberge, gratte à ma porte et ne me quitte pas une minute ; je suis donc bien gardé et personne ne peut s'approcher de moi quand je travaille. »

6 mai 1889: Monet va bientôt rentrer à Paris et souhaite terminer un tableau où un arbre occupe le premier plan. Stupeur ! Les feuilles commencent à repousser. Il va voir le paysan avec Rollinat, lui propose de l'argent. Finalement, ce seront des jeunes du pays qui viendront effeuiller l'arbre.

Le 15 mai 1889, Claude Monet quitte Fresselines et ses hôtes, emportant vingt-quatre toiles et en promettant qu'il reviendra.

– Extrait d'une lettre de Maurice Rollinat à Claude Monet, datée du 25 mai 1889 : *Mon*

cher Monet,

Votre départ a fait le vide dans notre solitude... (...) Nous vous regrettons tous, et Pistolet aussi, je vous le promets. On n'a qu'à lui dire : « Ah ! voilà Monsieur Monet ! » pour qu'aussitôt il se mette à piaffer, tourniquer, sauter, le tout entremêlé de moucherries et d'aboiements moitié plaintifs, moitié joyeux ; il court aux portes, renifle l'air du chemin que vous aviez l'habitude de prendre avec lui, et fait encore maintes fois de fréquentes perquisitions dans l'escalier de la mère Baronnet. L'autre jour, j'ai revu votre arbre : toute la partie donnant sur la rivière s'est complètement refeillée. Actuellement, la campagne est splendidement étoffée, jusque sur les côtes les plus sauvages où les genêts foisonnent si jaunes, que de loin on les prendrait pour d'immenses cimetières inclinés dont les croix seraient cachées sous des pullulements d'immortelles. Déjà, dans certains fonds, on remarque ce noircissement de la

verdure dont je vous avais parlé, sur les hauteurs, les horizons enchantent les regards : c'est un infini d'ombre verte dans une immensité de fumée bleue.

Rollinat travaille sur un nouveau recueil : « La Nature ». Ses poèmes sont *influencés* par ses dons d'observation de la nature, son amour des animaux.

Maurice Rollinat se définit comme un poète « naturiste » (on dirait actuellement « naturaliste »; « *La nature doit être la mine poétique où je fouillerai l'observation ; (...) mais enfin je m'acharne et je m'acharnerai en conscience à poursuivre cette tâche Naturiste que je me suis imposée.* » (Lettre de Maurice Rollinat à Saint-Pol Bridoux, datée de janvier 1888)

– Extrait d'une lettre de Maurice Rollinat à Raoul Lafagette, un ami, expédiée le 30 août 1890

(...) Je me surprends à revivre mon enfance, tant je m'amuse et m'émerveille aux plus petites choses. Je me fais l'effet d'un collégien en éternelles vacances, attiré surtout par ce qui éloigne les gens graves. La plastique et les nuances des choses suffisent à ma contemplation : je m'assoupis de leur immobilité ; je me distrais de leur bougerie. Je suis sans cesse le curieux d'un petit coin d'herbe où je trouve toujours quelque chose de neuf à observer. (...) La campagne m'a sauvé de l'Ennui qui se ronge sur place ; elle m'a communiqué sa mélancolique sérénité ; je lui dois ma bonne philosophie toute simple, et ma résignation de plus en plus inclinée devant les lois de la Nature.

1892 : Parution du livre « la Nature ». Les journaux parlent de son recueil : « En lisant ces vers, on sent que le poète n'est pas de ceux qui étudient la nature dans les livres ; il peint ce qu'il a vu, il exprime ce qu'il a senti... Les enfants qui apprendront ces ravissants poèmes sauront ensuite mieux observer la nature. »

– *Revue du Berry* de janvier 1902, pages 18 à 24.

« Maurice Rollinat – Simples notes » de Joseph Ageorges, journaliste :

(...) Ce que j'aime le mieux dans Rollinat, c'est assurément la Nature, un recueil distingué de sensations vraies, ou si vous voulez, un album de croquis d'un réalisme pieux à la Millet, plus vigoureux cependant, plus net, plus fini, plus vu ou vu de plus près. Là dedans tout est peint, même ce qui ne se peint pas, non seulement le suintement lent et obstiné du rocher humide, « la lande ardue » dont « le blême horizon plat » prolonge encore l'étendue », mais aussi le vent qui gémit « ainsi que des morts », et l'hiver gris et la canicule pesante. Et cela est si vrai : que cette poésie est de la poésie essentiellement picturale, que Maillaud n'a eu qu'à prendre ses pinceaux et à copier en couleurs quelques couplets de Rollinat pour faire de forts beaux et de forts bons tableaux.

A cette époque, les malaises nerveux de Maurice se succèdent avec des intervalles de plus en plus rapprochés à mesure que la vieillesse approche. Les rhumatismes apparaissent auxquels sa maison n'est sans doute pas étrangère : l'humidité suinte par endroits. De plus, il a pris l'habitude de parcourir la campagne par tous les temps.

18 juillet 1895 : il reçoit la Légion d'Honneur. Fidèle à ses principes, il ne l'avait pas sollicitée. Il portera cependant le ruban en homme qui connaît la valeur des choses et des gens. « Le ruban rouge ça sert à attraper les grenouilles sociales. Et puis quand on prend le train, les gens vous font place plus complaisamment, » dira-t'il.

En 1896, suite à la parution du recueil en prose, « les Apparitions », Adolphe Brisson, journaliste au journal « Le Temps », se rend à La Pougé. Il veut connaître les raisons de son départ de Paris en 1883.

« Mais ici, je suis libre ! Concevez-vous ce que ce mot signifie ? Pas de courbettes, pas de lâchetés ni de capitulations ! Pas de vanités à ménager, de haines à désarmer, de concours à acheter par des complaisances ! Ça vous change de Paris ! » En parlant du village de PuyGuillon :

– *Distinguez-vous là-bas, cette cabane, au milieu des arbres ? Je l'ai d'abord habitée. J'y ai composé mon volume des Apparitions. Puis, la trop grande humidité et la menace des rhumatismes m'ont contraint de regagner le sommet du coteau. Mais je redescends chaque mois dans ce vallon. C'est le lieu que je préfère entre tous. Je remonte le cours du torrent. A cinq cents mètres d'ici je trouve la solitude, le désert ; je suis loin des hommes, loin du monde, seul avec la nature ; je me couche dans les herbes je place mes lignes ; je tire de ma poche un crayon et un carnet ; je pense, je rêve, je jette des idées et des rimes sur le papier.*

D'un geste immense, il embrasse l'horizon, les cîmes et les plaines, les pâturages et les forêts :

– *Est-il rien de plus beau ? Et cette beauté est à ma mesure. Les Alpes et les Pyrénées m'oppressent, l'Océan m'écrase. Ce coin de paysage m'est un délice ; j'y suis chez moi ; je le comprends et il me pénètre ; il est assez large pour m'ouvrir l'imagination et assez intime pour ne pas l'effaroucher. J'aime tout ce qu'il renferme, les bêtes et les gens, les bœufs et les laboureurs. Les buissons des sentiers me sourient quand je chemine et les cailloux de la route sont mes amis.*

(...)

3 mai 1897 : c'est le grand incendie du Bazar de l'Hôtel de Ville à Paris. Cette tragédie dû à la lampe de projection du cinématographe cause la mort de 129 personnes.

Maurice est choqué et écrit une lettre à sa mère à propos de ce modernisme dangereux. « *Je maudis la science dont les trouvailles de bien-être et de commodité sont achetées par tant d'accidents affreux. Il fut un temps où vapeur, électricité, etc... n'existaient pas et le monde ne s'en portait pas plus mal, au contraire.* »

Il critique également les bicyclistes et les automobilistes avec leur rêve de vitesse : « *pas un souffle de poésie dans l'espace brûlé qu'ils aspirent !* »

Courant 1897, il est élu délégué cantonal des Ecoles. Son rôle consiste à obtenir des cartes et des tableaux aux élèves. Satisfait et flatté, il raconte à l'instituteur les souvenirs de son enfance à l'école et de ses blagues.

Dans la chapelle de l'établissement, le dimanche, il lui arrivait quelquefois de jouer des airs profanes sur l'orgue à la grande joie de ses camarades. Un jour, il sera sévèrement puni pour avoir joué « Au clair de la Lune » et une chanson à la mode « J'ai un pied qui remue ». Vinchon

1899 : Parution de son recueil « Paysages et paysans ».

Dans ses études paysannes, il *s'inspire* de l'école naturaliste. Situations, expressions, images sont parfois d'une crudité, d'un mordant qui rappellent « La Terre » de Zola. Il se plaît dans ce réalisme brutal qui fait partie de son tempérament.

*C'est not' solitud' de campagne
Qui nous donn' not' simplicité. Eux,
avec la foul' pour compagne, I'
n'apprenn' que la vanité !*

*I sait ben, lui qu'est not' conscience,
Qu'la serrur' d'âm d'un villageois
S'laiss' débarrer par un bourgeois
Avec la bonn' clef d'la confiance. **

**Extrait de « Les Clairvoyants » - Paysages et Paysans*

– Revue du Berry et du Centre, 1911, pages 148 et 149.

« Une fresque de Rollinat. » d'Achille Mélandri, photographe :

(...)

Dans *Paysages et Paysans* de Maurice Rollinat, les tableaux abondent. On y trouve des sites qui pourraient être signés Corot, des silhouettes rustiques qui rappellent Millet.

– Lettre de Maurice Rollinat à Isaure Rollinat, datée du 24 février 1900

Ma chère maman,

J'ai senti redoubler les rhumatismes et je souffre actuellement de migraines violentes accompagnées de malaise général et de frissons fiévreux. Pourtant, jusqu'à présent je n'avais pas été trop mal et je m'étais supporté suffisamment pour pouvoir travailler chaque jour la composition musicale pendant des quatre heures de suite. Aussi ai-je beaucoup augmenté mon répertoire en même temps que j'ai acquis plus de science et de doigté. Grâce à mon piano je ne me suis presque pas aperçu de l'hiver, et ces journées froides, humides et pluvieuses ont passé plus vite peut-être que les plus belles journées de printemps ; d'ailleurs, je réserve le travail de littéraire pour les époques tièdes et chaudes, étant donné qu'il m'est pénible de faire des vers ou de la prose assis à une table, tandis qu'en plein air, au bord de l'eau, tout en surveillant mes lignes, c'est un plaisir pour moi de rêver ma pensée et de l'écrire au crayon sur mon calepin.

1901 : Yvette Guilbert part chanter à Berlin. Elle essaye de convaincre le poète de venir en tournée avec elle. Maurice n'a plus envie de bouger.

Alphonse Ponroy rend visite à son ami. Il est choqué par la physionomie de Maurice : « il avait les yeux d'un vieillard, » dira-t'il... Et l'écouter chanter : Sa voix est « usée, trouée ». Maurice a conscience de son état et cela affecte son moral. Après avoir lutté avec la rude énergie dont il peut être capable, il finit par en prendre son parti. Selon son expression, il se « bocalise de plus en plus dans sa monotone résignation. »

1903 : Parution de son livre de proses, « En Errant »

« C'est toujours un brusque face à face avec moi-même : il me semble que ma satiété, non moins incurable, s'y répercute ainsi que dans une glace miraculeuse, comme si, dans ce fantôme de fer, dans cette femme ambiguë, lourde et mystique, aux ailes d'ange, à la robe rigide, aux yeux clairs qui bâillent du gouffre, (...) je trouvais la forme vivante et fixe de mon inerte angoisse, l'incarnation de mon âme et l'attitude de ma pensée. »

***Extrait de « Nature et Fantastique » - En Errant*

Le D^r Grellety, un ami de longue date, qui avait vu le poète quelques mois avant sa mort, dira : « Il était ridé et flageolant. Son esprit conservait sa lucidité et sa vigueur mais l'animalité était touchée dans ses éléments essentiels ; par moment il se sentait prostré, abattu, ne pouvait plus réagir... Il se considérait comme un vaincu, comme le jouet pitoyable du destin... Il nous fit frissonner en nous redisant adieu d'une voix d'outre-tombe avec des regards anxieux qui faisaient prévoir les angoisses prochaines. »

En août 1903, décès de Cécile puis au mois de septembre, l'Abbé Daure, l'ami sincère, décède.

Le peintre et ami Eugène Alluaud l'emmène à Limoges pour tenter de le distraire. Docile, Rollinat se laisse faire, comme si tout lui était devenu indifférent. Il est de plus en plus malade. C'est un véritable squelette. Il tente de se suicider. Mais ce n'était pas l'heure de sa mort et la balle ne fait qu'effleurer la mâchoire.

Le bruit de sa folie s'accroît avec rapidité dans les journaux. Mais entre-temps, les médecins ont diagnostiqué une maladie : « tumeur carcinomateuse de l'intestin ».

Le 21 octobre, il part pour Paris ; sa famille l'avait fait admettre dans une clinique d'Ivry. Il décèdera le 26 octobre 1903.

*« Quand on aura fermé ma bière Comme
ma bouche et ma paupière, Que l'on
inscrive sur ma pierre :*

« ci-git le roi du mauvais sort. »

« L'épithaphe », poème écrit par Maurice et paru dans son recueil « Les Névroses »

Maurice Rollinat est enterré à Châteauroux. Aucun discours ne sera prononcé.

Il en était venu à être oublié de ses contemporains. Un de ses premiers biographes, l'écrivain et dramaturge Hugues Lapaire, rapporte que lors de l'enterrement, quelqu'un demanda à un vieux Berrichon qui était celui qu'on enterrait ; le vieux répondit : « un fameux pêcheur à la ligne ».

En octobre 1906, grâce à des commanditaires (Sarah Bernhardt, Claude Monet, Gustave Geffroy, Eugène Alluaud,...) un bas-relief, réalisé par Auguste Rodin, sera apposé au dos de l'église : « la muse et le poète ». Beaucoup de monde y assisteront, des discours prononcés, des poèmes seront lus et une fanfare jouera quelques morceaux de sa musique.

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite (Art L 122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle)